



**HAL**  
open science

# **Théorie de la Saillance Submorphologique et neurosciences cognitives**

Michaël Grégoire

► **To cite this version:**

Michaël Grégoire. Théorie de la Saillance Submorphologique et neurosciences cognitives. Synergies Europe, 2014, Enonciation et neurosciences cognitives, 9, pp.107-119. hal-00961305

**HAL Id: hal-00961305**

**<https://hal.science/hal-00961305>**

Submitted on 18 May 2015

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Théorie de la Saillance Submorphologique et neurosciences cognitives

Michaël Grégoire

Université Blaise Pascal de Clermont-Ferrand  
Laboratoire de recherche sur le Langage (EA 999)  
michael.gregoire@univ-bpclermont.fr

## Résumé

Nos recherches en application à l'espagnol (cf. Grégoire 2010, 2012, 2013) ont montré que de nombreux mots pouvaient être créés ou actualisés métonymiquement par sollicitation d'un seul trait submorphologique (ou prémorphématique) de leur signifiant. Chaque caractéristique saisie (phono-articulatoire, graphique, syllabique, duplicative) sera nommée une *saillance* en tant que choisie par mise en regard paradigmatique et/ou syntagmatique pour renvoyer prioritairement au sens dans une situation discursive précise. Nous avons donc décidé de nommer cette méthode d'analyse la « théorie de la saillance submorphologique ». Or il apparaît que ce principe de saillance prélinguistique repose directement sur plusieurs aspects cognitifs que le neurobiologiste chilien Francisco Varela (cf. Varela, 1988 ; Varela et al., 1993) et le neurophysiologiste français Alain Berthoz (1997, 2009, 2011, 2013), notamment, ont bien mis en lumière. Cette contribution visera donc à exposer les détails de cette dynamique en pointant les origines neurocognitives de la théorie présentée.

**Mots-clés :** « théorie de la saillance submorphologique », signifiant, énoncé, perçaction, simplicité.

## Abstract

Our research for Spanish (see Grégoire 2010, 2012, 2013) has shown that many words can be created or reshaped metonymically by acting on a single submorphologic or premorphemic trait. Every such recorded characteristic (phono-articulatory, graphic, syllabic, duplicating) will be termed a *saliency*, selected by paradigmatic and / or syntagmatic comparison, that refers primarily to meaning in a specific discursive situation. We name this method of analysis "theory of submorphologic saliency". It appears that the principle of pre-linguistic saliency is directly underpinned by several cognitive processes that the Chilean neurobiologist Francisco Varela (see Varela, 1988 ; Varela et al., 1993) and the French neurophysiologist Alain Berthoz (1997, 2009, 2001, 2013) and others have evidenced. This contribution will thus seek to explain the details of this dynamic, by charting the neurocognitive grounds of the theory presented.

**Mots-clés :** « theory of submorphologic saliency », signifier, enaction, perçaction, simplicity.

## 0. La théorie de la saillance submorphologique ou l'immanence du concept pré-sémantique au submorphème lexical

Nous explorons actuellement un protocole méthodologique récent que nous nommons la « théorie de la saillance submorphologique » (TSS) basé sur les postulats de la consubstantialité et de l'unicité du signe en synchronie comme en diachronie. Cette appellation s'explique par le fait que nous postulons que chaque mot est utilisé métonymiquement en énoncé par sollicitation d'un seul trait de son signifiant (dit *saillant*), souvent situé en amont du morphème. Par ailleurs, un ou plusieurs autres traits sont susceptibles d'être exploités dans le cadre de remotivations ultérieures. Le taux de saillance de tel ou tel élément *sub*morphologique peut donc varier selon les contextes.<sup>1</sup>

Par exemple, le groupe {FL} lié au concept de « flux par frottement atténué » (cf. Toussaint, 1983 : 74) regroupera aussi bien les mots français *fleuve*, *fluide*, *laver*, *voler*, *loufer* (« péter »), qu'espagnols *fluir* (« couler »), *flojo* (« faible »), *falcón* (vx, « faucon »), *fleta* (« friction »), *flamenco* (« flamant [rose] ») dans lesquels il sera réalisé différemment en morphème. {FL} est alors considéré ici comme une *saillance* en tant que caractéristique vectrice de sens. Il peut toutefois advenir, dans des cas de polyréférentialité (polysémie/homonymie), que certains vocables se situent à la croisée de plusieurs structures saillanciennes. Par exemple, comme autre acception de *flamenco*, le *Diccionario de la Real Academia (DRAE)* mentionne le sens de « maigre, amoindri ». Dans ce cas, ce pourra être la propriété {nasale x vélaire} qui sera exploitée (*flamenco*). Cette autre saillance est en effet liée au concept de « rétrécissement » du fait de l'activation des muscles constricteurs du pharynx lors de la prononciation d'une nasale et d'une vélaire, et fédère notamment *menguar* (« diminuer »), *angosto* (« étroit »), *congoja* (« angoisse »), *ángulo* (« angle »), *enclenque* (« faible, amoindri »), *ñengo* (idem), *gansarón* (« homme faible et maigre »)<sup>2</sup> Une saillance

est donc conditionnée par l'énoncé où le signifiant comparait tout en étant liée à un concept pré-sémantique en tant que située en amont de l'unité minimale de sens.<sup>1</sup>

Le lien entre la sphère articulatoire du langage et l'intersubjectivité, présumées toutes deux par cette théorie, autorise à y reconnaître rétroactivement un apport des neurosciences cognitives, et plus particulièrement des travaux sur la corporéité cognitive et sur l'éraction (Varela et al., 1993 ; Bottineau 2012a, b). De la même manière, nous prétendons trouver une cohérence avec les résultats des recherches menées par le neurophysiologiste Alain Berthoz, notamment sur les principes fondamentaux de *simplexité*, de *perçaction* et de *vicariance* (Berthoz 1997, 2009, 2013).

## **1. De la saillance pré-formelle aux formes submorphologiques : un processus « simplexificateur »**

### **1.1 La notion de *simplexité***

Alain Berthoz, professeur honoraire au Collège de France, a détecté un phénomène permettant à l'évolution physiologique de simplifier cognitivement le fonctionnement corporel. C'est ce qu'il nomme la *simplexité* :

*La simplexité, telle que je l'entends, est l'ensemble des solutions trouvées par les organismes vivants pour que, malgré la complexité des processus naturels, le cerveau puisse préparer l'acte et en projeter les conséquences. Ces solutions sont des principes simplificateurs qui permettent de traiter des informations ou des situations, en tenant compte de l'expérience passée et en anticipant l'avenir. Ce ne sont ni des caricatures, ni des raccourcis ou des résumés. Ce sont de nouvelles façons de poser les problèmes, parfois au prix de quelques détours, pour arriver à des actions plus rapides, plus élégantes, plus efficaces.* (Berthoz, 2009 : 159)

L'auteur illustre son propos en s'appuyant sur le principe de mise en mouvement de la main en apparence très simple mais résultant en réalité d'un enchevêtrement de mécanismes : « *le cerveau ne contrôle pas chacun des muscles, mais éventuellement, un point d'équilibre entre les muscles.* » (Berthoz, 2011 : 22). La simplexité explique donc sur le plan corporel qu'une sélection de certains muscles (devenant de fait *saillants* au sens propre comme au figuré) soit opérée pour établir un mouvement déterminé. L'économie générée par cette sélection se rapproche de celle opérée métonymiquement sur un signifiant donné pour en extraire une information sémantique en discours. Cette thèse se trouve confortée par le fait même que le langage relève en soi d'un mécanisme simplexe selon Berthoz :

*[...] le langage fait partie des mécanismes de la simplexité puisqu'il permet de simuler la réalité en lui substituant des signes, des symboles. Le caractère universel des lois qui sous-tendent le langage est maintenant bien établi, et ces règles simplifient la compréhension d'autrui ; dans le même temps, la diversité des langues permet à chaque peuple, à chaque culture, d'exprimer ses originalités.* (Berthoz, 2009 : 128)

### **1.2 Application au signifiant linguistique et à la théorie de la saillance submorphologique**

Le signifiant linguistique pourtant considérable comme un élément simple dans sa conception immédiate s'avère en réalité fort complexe. En effet, de nombreux facteurs et paramètres participent à sa construction tant en synchronie (combinaison phonématique, graphèmes, nombre d'éléments constitutifs), qu'en diachronie (hétérogénéité étymologique, croisements des étymons, remotivations, répercussions des contraintes systémiques des formes, étymologie populaire). C'est son intégration dans le système lexical, lui-même complexe, qui permet de le concevoir comme *signifiant*. Or un mécanisme complexe pour appréhender un objet ou un phénomène complexe aboutit selon le principe berthozien de simplexité à une conception simple<sup>3</sup>. La simplexité héritée des neurosciences permet donc en l'occurrence d'expliquer un fondement très important de la TSS et d'établir du même coup une relation dynamique avec l'amont cognitif du langage.

Par ailleurs – et là s'opère une deuxième simplexification – la saillance, élément *non linéarisé*, se réalise en mot sous la forme d'un submorphème constitutif d'un morphème sémiotisé et qui possède de fait une dimension d'ordre, processus que nous pouvons décliner comme suit :

- 1- Sélection de la partie de l'espace tridimensionnel bucco-pharyngal sollicitée (saillance phono-articulatoire) ou résultat occulo-graphique (saillance graphique) ;
- 2- choix des traits phonologiques issus de cette partie ou réalisation graphique ;
- 3- produit des réalisations sonores de ces traits autorisées par ces traits ;

---

<sup>1</sup> Ce n'est pas sans rappeler à un autre niveau certains éléments de la sémantique interprétative de Rastier (1996) dans la mesure où la saillance fonctionne comme un « réactivateur » dialogique.

4- positionnement des phonèmes à l'intérieur du signifiant (nombre de traits élevé à sa puissance :  $n^n$ ) et satisfaction aux contraintes systémiques des formes ;

5- rectifications formelles éventuelles en système *a posteriori* [cf. cas d'étymologies populaire ou de motivations (dys)analogiques diverses].

La culture, les originalités et les points de vue de chacun s'avèrent en effet exprimables, selon notre théorie, par le principe de cette sélection submorphologique / conceptuelle d'une part et par la possibilité de variabilité de cette sélection pour un même signe donné (que nous nommons *transmorphologie*, voir *infra* 2.)

Cela se vérifie notamment lorsque l'on met en regard des séries de lexèmes qui, malgré leurs affinités sémantiques manifestes en discours, s'appuient sur des points focaux de dénomination distincts. C'est le cas, en français, par exemple, des couples suivants :

Invariant saillanciel {FL} (cf. Grégoire, 2012a : 167ss, 220)	Invariant saillanciel {B.B} (cf. Guiraud, 1986 : 112-125)
Souffler	Pouffer (« souffler »)
Gonfler	Bouffer (« gonfler »)
Gifle	Baffe (« enflure de la joue »), cf. <i>jouée</i> en français et <i>gautas</i> en provençal.)
Enfler, enflure	Pouffir, bouffi, s'empaffer, bouffer,
Siffler (un litre)	Piper (« boire »)

**Tableau 1. Comparaison de deux points de vue portés sur l'idée de « gonflement »**

Du fait de la constitution de leurs afficheurs phonologiques respectifs {FL} et {B.B.} (comprenant les réalisations [b-f], [p-f] ou [p-p]), ces invariants évoquent chacun un angle de vue propre sur la notion de « gonflement ». Nous percevons tout d'abord dans le sens des vocables de gauche, le point de vue interne et la dimension processuelle de la matrice F + L, dont la combinaison lors de l'acte phonatoire provoque un flux d'air. Une *gifle* est *flanquée* et représente le frottement de l'air et de la joue ; *souffler* et *gonfler* mentionnent deux types de frottement de l'air ; enfin, *siffler* désigne un processus dynamique d'écoulement (d'un liquide en l'occurrence, mais aussi de l'air).

A l'inverse, on note l'exécution d'un point de vue externe et la dimension résultative du concept lié à la combinaison de deux labiales (occlusives ou fricatives), laquelle apparaît comme la visualisation du processus de gonflement par l'arrondissement de la zone des lèvres et des joues, d'où l'application à des objets ronds. Guiraud (1986 : 112-125) nomme ce phénomène des « mimiques expressives ». Ainsi, *baffe* insiste davantage sur le résultat de la gifle et sa localisation, *bouffer* et *pouffer* aident à visualiser le gonflement et *piper* manifeste extérieurement le fait de boire par l'arrondissement des joues que provoque la succion.

La notion de *simplicité* originellement appliquée à la science du vivant s'avère donc éminemment adaptable à une théorie du langage, et notamment du lexique. La théorie que nous proposons en est une des démonstrations. Toutefois, la TSS ne se limite pas à ce processus simplexe ; elle comporte aussi d'autres aspects tels que la *perçaction* et la *vicariance*, deux autres notions issues des neurosciences cognitives, permettent d'éclairer au mieux.

## 2. Transmorphologie : *Umwelt*, *perçaction* et *vicariance*

### 2.1 Transmorphologie et *perçaction*

Le principe de la transmorphologie (un avatar de la submorphologie et de la TSS) est assez simple : pour un signifiant donné, le trait déclaré comme saillant peut varier en fonction des usages du monème, ce qui instaure une flexibilité nécessaire à l'échelle du mot et du système. Ainsi, un même mouvement articulatoire, trait phonétique, phonème ou graphème peut être sollicité à plusieurs reprises – et instancié différemment – dans un cas de poly-actualisation (homonymie), de lapsus, de mots d'esprit, ou encore de discours parémiologiques ou poétiques au sens large.

Les objectifs sont au moins de deux ordres. En diachronie, cela permet de conserver le postulat de la consubstantialité du signe en mettant en lumière les différents traits submorphologiques du signifiant invariant sur lesquels se fondent les variations saillancielles / conceptuelles, elles-mêmes autorisées par le signifié. En synchronie comme en diachronie, il s'agit d'appliquer le principe de l'unicité du signe aux mots polyréférentiels, aux emplois poétiques ou parémiologiques au sens large ou encore aux hapax sémantiques, non recensés par les dictionnaires mais que le signifiant n'autorise pas moins en soi.

La submorphologie en tant que telle ne prend actuellement pas en charge l'analyse des emplois « non dictionnaires », dits « poétiques ». Il y faut donc une théorie plus flexible prônant que plusieurs éléments du signifiant sont aptes – non simultanément mais en fonction des conditions discursives – à renvoyer à des concepts propres.<sup>4</sup> L'objet de la transmorphologie est ainsi d'étudier cette capacité du sujet à solliciter plusieurs caractéristiques pré-sémiologiques en diachronie ou en synchronie<sup>5</sup>. Par exemple, à l'instar du mot espagnol *flamenco* mentionné en introduction, le vocable français *bébé* s'avère actualisable par au moins deux saillances distinctes. Tout d'abord, en tant que constitué par deux labiales (occlusives ou fricatives) représentant un gonflement des lèvres ou des joues, l'invariant {B.B} pourra référer à une idée de « gonflement ». Par ailleurs, selon Eskénazi (1991 : min. 11), ces deux labiales, sont aussi susceptibles de renvoyer à l'idée de « petitesse », non pas pour l'arrondissement externe qu'elles provoquent mais en vertu de *leur caractère dupliqué*, rappelant peut-être le langage infantile. Notons par exemple le substantif *bibi* (« petit chapeau de femme »), *babiole*, *bibelot*, *biberon*, *bambin*, *bobô*, *papillon*, *bonbon*, *bimbeloterie*.<sup>6</sup> Ce sera donc dans ce cas un autre aspect du même submorphème [b-b] ou [p-p] qui sera sollicité : la saillance {duplication de labiales}. Or un bébé réunit précisément les concepts de « rondeur » et de « petite taille ». En l'occurrence, chacune de ces propriétés, de ces angles de vue, est exprimée par une saillance propre au-delà (ou plutôt en-deçà) de la communauté phonologique. Tout dépend du regard porté sur le référent par les sujets parlants.

Cela rappelle en quelque façon ce que Berthoz nomme la *perçaction*. Berthoz (1997 : 13) propose en effet de ne pas opposer *perception* et *action* en considérant le cerveau comme « un simulateur biologique qui prédit en puisant dans la mémoire et en faisant des hypothèses ». Ainsi, selon l'auteur : « il faut partir du but que poursuit l'organisme et comprendre comment le cerveau va interroger les capteurs en réglant la sensibilité, en combinant les messages, en présélectionnant les valeurs estimées, en fonction d'une simulation interne des conséquences attendues de l'action. » (Berthoz, 1997 : 287)

Didier Bottineau (2012a : 76) explique du reste que « [l]a *perçaction* façonne continuellement un monde modèle (et non un modèle du monde), un réel dynamique et évolutif, stylisé, simplifié, ordonné, hiérarchisé, rassurant, propice à l'engagement, par l'action et en vue de l'action. » La transmorphologie représente ainsi le résultat d'un procédé *perçactif* dans la mesure où les variations cognitives et bio-comportementales d'un individu peuvent être recouvertes au niveau de la variation des saillances saisies sur un signifiant donné. Par exemple, en fonction de l'expérience, du vécu émotionnel, des goûts, en somme du *monde propre* de chacun (voir *infra* la notion de *Umwelt*), tel sujet parlant saura concevoir de façon saillante dans le signifiant *bébé* plutôt l'idée de « petitesse » ou plutôt celle de « rondeur ». Les énoncés suivants en sont d'ailleurs l'illustration :

(1) « Votre fils, chère madame, n'en finira jamais d'être un enfant de la langue, et vous-même un **tout petit bébé**, et moi un **marmot** ridicule, et tous autant que nous sommes menu fretin charrié par le grand fleuve jailli de la source orale des Lettres [...]. » Daniel Pennac (2007 : 125).<sup>7</sup>

(2) « Le petit âne Trotro est haut comme trois pommes et **rond comme un bébé**. La forme du livre épouse celle de ses oreilles. » Bénédicte Guettier (2005 : quatrième de couverture).<sup>8</sup>

La transmorphologie revêt donc une dimension *intersubjective* et *phénoménologique* adossée à ce principe de *perçaction*, que Bottineau (2012b : § 17-18) prend en compte en définissant

*le mot comme une « madeleine sociale » : un comportement intentionnel susceptible de déclencher intentionnellement, pour soi-même (endophasie) comme pour autrui (exophasie), un paradigme de connaissances correspondant à la synthèse de l'historique des situations d'interactions verbales où cette unité lexicale a été antérieurement rencontrée lors de rapport à autrui et soi-même (par l'endophasie). Le mot agit donc comme un réactivateur dialogique, il rappelle des souvenirs issus de pratiques interactives.*<sup>9</sup>

Ainsi, l'utilisation d'un signe focalisé par le biais d'une saillance donnée sera transmise en énoncé de la sorte et l'allocutaire intégrera cet usage dans sa mémoire passive et ne le réutilisera pas, peu ou à de nombreuses reprises en fonction de l'intérêt que lui-même lui aura prêté. À l'échelle du lexique et de l'utilisation variée des mots, le principe cognitif de la *perçaction* est donc d'une portée fondamentale pour le langage et plus particulièrement pour la TSS. La nouveauté ici est que l'intersubjectivité et la subjectivité individuelle ne se basent pas *uniquement* sur l'usage des signes considérés comme associés aux contextes et aux cotextes dans lesquels ils sont insérés. Elles reposent aussi potentiellement sur des choix de saillances auxquels ont antérieurement adhéré les sujets en tant qu'allocutaires et qu'ils relaient par la suite dans leur rôle de locuteur dans des proportions qui leur sont propres. Il s'agit de fait d'une complexification des dimensions polyphonique et dialogique du langage qui met en lumière un nouveau « prisme d'intersubjectivité ».

## 2.2 Un procédé vicariant ?

La vicariance (cf. Berthoz 2013) est le principe selon lequel un organisme recourt à un mécanisme distinct pour parvenir à un but similaire. Exemple est pris par Berthoz (2013 : 36) d'une personne qui marche dans l'obscurité, et qui doit se diriger à tâtons, c'est-à-dire en substituant à sa vue alors neutralisée la combinaison de sa « *mémoire des lieux, [ses] habitudes motrices et [son] sens tactile* » (*ibid.*). Berthoz nomme cela la « vicariance d'usage ». Cela représente selon Uexküll (1984 : 28) : « *la capacité des organismes vivants en fonction de leur propre but et des limites de leur Umwelt, d'utiliser le monde environnant de façon très différente.* »<sup>10</sup> Cela « désigne le fait qu'un même objet, une même partie de notre corps, une même personne, peut être perçue comme remplissant différents rôles en fonction de nos intentions et de notre Umwelt. » (Uexküll, 1984 : 30).

En partant de la TSS, nous pouvons trouver une analogie épistémologique claire dans l'exemple que donne Berthoz des diverses utilisations possibles d'un couteau : « *un même objet peut être utilisé pour des objectifs très divers qui lui confèrent une signification particulière. Par exemple, un couteau a pour fonction de couper, mais il peut servir aussi de tournevis* » (Berthoz, 2013:14). Ajoutons qu'il peut également servir à creuser ou encore à pilonner grâce au manche, dans les limites de la constitution du couteau (par exemple si le bout de la lame est suffisamment pointu et si le manche est suffisamment épais). On retrouve là une caractéristique de la transmorphologie dans la mesure où il s'agit du principe de sollicitation différente d'un même objet. Le signifiant, en tant qu'objet de langue, est aussi envisageable sous divers angles, en fonction de la signification que l'on souhaite lui attribuer, et dans les limites que lui impose sa propre *signifiante*.<sup>11</sup> C'est ce que démontrent la TSS et la transmorphologie. Le conditionnement du signifiant par la signifiante dans le cadre du système pourrait du reste représenter l'exact corrélat linguistique du rapport de l'*Umwelt* à l'objet.

Ainsi, ces notions issues des neurosciences cognitives et des sciences du vivant de *vicariance*, de *perçaction* et de *Umwelt* donnent un éclairage nouveau à la théorie linguistique que nous bâtissons et permet d'en asseoir la légitimité en lui ajoutant les dimensions cognitive, corporelle et environnementale (en bref *énactive*). Il n'est en effet pas inconcevable que le lexique, qui a pour but de renvoyer à des référents, fonctionne de la même manière que la perception de ces référents par le cerveau, elle-même conditionnée par les organes sensitifs qualitativement spécifiques à l'être humain.

## 3. Enaction et autopoïèse prises en compte par la Théorie de la saillance submorphologique : émergence et connaissance du lexique

### 3.1 Le paradigme de l'enaction (Varela et al. 1993) comme dynamisation

Francisco Varela, Eleanor Rosch et Evan Thompson ont établi au début des années 1990 le paradigme de l'enaction avec leur ouvrage majeur *L'inscription corporelle de l'esprit*. L'enaction se définit comme « *l'étude de la manière dont le sujet percevant parvient à guider ses actions dans sa situation locale.* » (Varela et al., 1993 : 235). Cela revient à envisager une manière de concevoir l'esprit qui met l'accent sur la façon dont les organismes et esprits humains s'organisent eux-mêmes en interaction avec leur environnement, ce qui entraîne des modifications réciproques en temps réel.

Si l'on se base sur l'enaction et sur la primauté accordée au vécu en linguistique, le support d'analyse n'est donc plus la langue en soi mais la langue perçue et (re)créée par les sujets, car ce sont eux qui fondent le système par la connaissance et l'expérience qu'ils en ont et l'usage qu'ils en font. Resituée dans le cadre de l'enaction, la TSS entre donc en cohérence avec la démonstration de ce que les organismes et esprits humains s'organisent eux-mêmes en interaction avec leur environnement en contribuant à la créativité et à l'évolution de leur système linguistique par la mise en focus de tel ou de tel élément de l'environnement sensible par l'homme. Par exemple, Chevalier et Delpont (2005 : 113) ont démontré que la nomination pouvait reposer sur la sélection d'une partie de l'objet phénoménal (nommé ici « segment du monde ») :

*Placé devant un segment du monde qui n'a encore reçu de nom, segment minéral, végétal, animal, humain, etc., j'en retiens ou sélectionne un trait, une propriété, une circonstance et j'en fais une caractéristique. Je nomme ce trait et je le rapporte au segment que je considère. Ce dernier, dès lors, pour ce qui est de sa dénomination, m'apparaît comme le porteur de ce trait. Il est celui qui le possède, et c'est au travers de lui désormais que je le reconnaîtrai, que je l'évoquerai et invoquerai si besoin est.*<sup>12</sup>

Ainsi, le principe d'une mise en saillance, constatable au niveau prélinguistique (submorphologique), est également constatable au niveau cognitif (*Umwelt* conditionné par la manière de percevoir le monde sensible), et dans l'émergence du lexique, avec le principe de la motivation de la nomination par sélection d'un trait saillant du référent pour créer un signe complexe. On conçoit donc comment ce procédé de mise en saillance donnant lieu à une unité nouvelle a pu faire le lien par répétition de lui-même entre la sphère cognitive et le langage (en l'occurrence, le lexique). C'est ainsi que de la nomination l'on obtient un signifiant, que du signifiant l'on extrait un ou plusieurs concept (TSS) et, enfin, que de ce concept sont issus plusieurs emplois en discours en fonction des caractéristiques qu'il véhicule.<sup>13</sup>

Ce phénomène de mise en saillance hérite aussi certains aspects de l'application que fait Varela (1988) du principe de l'*autopoïèse* aux sciences du vivant. Celui-ci concourt en effet à la connaissance et à la constitution du stock lexical mémorisé.

### 3.2 La langue et le lexique considérés comme « systèmes autopoïétiques »

Varela (1988 : 45) expose le principe de l'autopoïèse comme suit, en application au domaine neurobiologique :

*Un système autopoïétique est organisé comme un réseau de processus de production de composants qui (a) régénèrent continuellement par leurs transformations et leurs interactions le réseau qui les a produits, et qui (b) constituent le système en tant qu'unité concrète dans l'espace où il existe, en spécifiant le domaine topologique où il se réalise comme réseau. Il s'ensuit qu'une machine autopoïétique engendre et spécifie continuellement sa propre organisation. Elle accomplit ce processus incessant de remplacement de ses composants, parce qu'elle est continuellement soumise à des perturbations externes, et constamment forcée de compenser ces perturbations.*

Le linguiste Didier Bottineau (2012b : §6) applique cette théorie à la langue qui, « en tant que système dynamique en autoproduction permanente, évolutif, généré interactivement par les interactions individuelles constitutives d'une communauté, est un système autopoïétique par excellence ». Il s'avère même possible d'envisager que le lexique est le sous-système qui se renouvelle le plus du fait de sa contingence (due à sa porosité et à l'échelonnement historique de sa constitution, notamment). C'est donc là plus qu'ailleurs que devient nécessaire la prise en compte d'une flexibilité interne qui opère des changements de signifiants (niveau morphématique) mais aussi de pré-signifiants (niveau submorphologique). Ces derniers sont alors modifiés non pas dans le cadre de leurs morphèmes constitutifs, ce qui supposerait une modification supplémentaire de signifiants, mais dans le cadre d'une *variation transmorphologique*. Le lexique pourrait donc s'autorégénérer :

- 1) au niveau morphématique, par une évolution morphologique / lexématique et un changement de signifiants (dérivations diverses, apparitions de nouveaux signifiants-signifiés, lexicalisations, emprunts, notamment) dus par des nécessités interlocutives nouvelles ;
- 2) au niveau submorphologique, par le recours à un choix (dont les limitations restent à définir) de submorphème à l'intérieur d'un signifiant donné, pour les mêmes raisons de nécessités, lié chacun à un concept propre. Cette variation peut notamment s'opérer en diachronie ou par l'intégration du signifiant dans des types d'énoncés ou de sous-systèmes (poèmes, proverbes, mots d'esprit, discours prosaïques, etc.) générateurs d'échos significatifs spécifiques ;
- 3) il faut également considérer le paramètre de la portée de chaque saillance (que nous nommons la *coefficienne saillancielle*<sup>14</sup>) qui peut aussi varier en fonction des synchronies pour un même signifiant donné. Tout cela constitue quelques-unes des latitudes morpho-conceptuelles à disposition des locuteurs pour (re)constituer la langue perçativement en profondeur et/ou mécaniquement, sans que l'on constate nécessairement de changement de forme à la surface des mots.

## 4. Conclusions

Les neurosciences cognitives aident donc tant en amont (corporéité cognitive, lien entre cognition et sphère articulatoire du langage, intersubjectivité envisagée) qu'en aval (reproduction des nuances cognitives par des nuances d'appréhensions de la forme même, autopoïèse) à apporter un éclairage nouveau sur les théories lexicales en général et la théorie linguistique de la saillance submorphologique en particulier. Les travaux du neurophysiologiste Alain Berthoz et du neurobiologiste Fernando Varela et de son équipe, ont très largement contribué à dresser un paradigme d'analyse en sciences humaines insistant sur l'interaction sociale des individus et sur leur ancrage dans un corps et dans un environnement. La linguistique, et tout particulièrement la lexicologie, notamment celle accordant une primauté au signifiant, doivent utiliser ces données pour orienter leurs approches respectives afin d'éviter

l'isolement des sphères motrice (phono-articulatoire) et cognitive du langage, et de considérer la parole comme une trace cognitive conditionnée par les catalyses sociale, corporelle et environnementale.

## Bibliographie

- Berthoz, A. 1997. *Le sens du mouvement*, Paris : Odile Jacob.
- Berthoz, A. 2011 : « La simplicité » In : La chimie et le sport, Paris : EDP sciences, p. 17-42.
- Berthoz, A. 2009. *La simplicité*. Paris : Odile Jacob, 2009.
- Berthoz, A. 2013. *La vicariance*. Paris : Odile Jacob, 2013.
- Benveniste, E. 1969. « Sémiologie de la langue ». *Semiotica*, vol. 1, Issue 2, p. 127-135.
- Bottineau, D. 2012a. « Le langage représente-t-il ou transfigure-t-il le perçu ? ». In : La tribune internationale des langues vivantes : Formes sémantiques, langages et interprétations : Hommage à Pierre Cadiot. Paris : Anagrammes, p. 73-82.
- Bottineau, D. 2012b. « Submorphémique et corporéité cognitive ». *La submorphémique, Miranda*, n°7. Université de Toulouse-Le Mirail. <http://miranda.revues.org/5350>. Consulté le 13 février 2013.
- Chevalier, J-C., Delpout, M.-F. 2005. « La nomination, motivée ou pas ? ». *Modèles linguistiques*, tome XXVI, n°1, vol. 51, Toulon, Université du Sud-Toulon-Var, p. 113-132.
- Eskénazi, A. 1991. « Origines de notre langue : du latin au français (2) L'étymologie du mot *bonbon* ». Enregistrement audio sur l'encyclopédie sonore de l'Université de Paris X-Nanterre, consulté le 18 février 2011.
- Fónagy, I. 1983. *La vive voix. Essais de psycho-phonétique*. Paris : Payot.
- Guettier, B. 2005. *L'anniversaire de Trotro*. Paris : Gallimard jeunesse.
- Grégoire, M. 2012a. *Le lexique par le signifiant. Méthode en application à l'espagnol*. Presses Académiques Francophones, Sarrebruck (Allemagne).
- Grégoire, M. 2012b. « La polyréférentialité des vocables espagnols *cucu*, *a* et *ganga* ». In : L'ambiguïté dans le discours et dans les arts. Presses de l'Université Toulouse-Le Mirail, p. 357-388.
- Grégoire, M. 2013a. « La motivation submorphologique de quelques noms de marques et slogans espagnols ». *Echanges linguistiques en Sorbonne*, n°1, site CoVariUs, <http://www.covarius.org/>. Consulté le 21 novembre 2014.
- Grégoire, M. 2013b. « L'analyse lexicale selon Maurice Toussaint à la lumière de la 'théorie de la saillance' : propositions complémentaires ». *Cuadernos de Filología Francesa*, n°24, Cáceres, p. 165-185.
- Guiraud, P. 1986. *Structures étymologiques du lexique français*. Paris : Payot (éd. or. Larousse, 1967).
- Landragin, F. 2004. « Saillance physique et saillance cognitive ». *Cognition, Représentation, Langage*. vol. 2, n°2. <http://corela.edel.univ-poitiers.fr/index.php?id=603>. Consulté le 28 janvier 2014.
- Launay, M. 1986. « Effet de sens : produit de quoi ? ». *Langages, Le signifiant*, n°82, Paris : Larousse, p. 13-51.
- Pennac, D. 2007. *Chagrin d'école*. Paris : Gallimard.
- Rastier, F. 1996. *Sémantique interprétative*, Paris, Presses universitaires de France.
- Real Academia Española. 2001. *Diccionario de la lengua española*, 22<sup>ème</sup> édition, Madrid : Ediciones RAE.
- Taverdet, G. 2003. « Le mammoth et la fourmi ». *Cahiers de linguistique analogique : Le mot comme signe et comme image : lieux et enjeux de l'iconicité linguistique*, Dijon, A.B.E.L.L., n°1, p. 135-151.
- Toussaint, M. 1983. *Contre l'arbitraire du signe*. Paris : Didier Erudition.
- Uexküll, J.J. 1984. *Mondes animaux et mondes humains*, trad. P. Müller. Paris : Denoël (éd. or. en allemand, 1934).
- Varela, F. 1988. *Autonomie et connaissance. Essai sur le vivant*. Paris : Seuil.
- Varela, F. Thompson E. et Rosch E. 1993. *L'inscription corporelle de l'esprit*, trad. V. Havelange. Paris : Seuil (éd. or. en anglais MIT Press, 1991).

---

<sup>1</sup> Il ne s'agit donc pas de la notion de *saillance* telle que conçue en linguistique cognitive (cf. Landragin 2004) mais bien d'une focalisation opérée au niveau prémorphématique par les sujets qui transcrivent un point de vue (ou angle de vue) propre par ce mécanisme d'actualisation. Pour une légitimation de cette terminologie, voir Grégoire (2012a : 155-168).

<sup>2</sup> Cf. *DRAE*, s.v. nous traduisons. De nombreux autres oiseaux entrent dans des structurations différentes et manifestent en cela un autre point de vue pour la nomination. Voir à ce propos Grégoire (2012b).

<sup>3</sup> Voir l'illustration donnée par Berthoz (2009 : 85-86) au sujet de la perception visuelle des objets. En bref, pour que l'humain puisse concevoir assez simplement les objets du monde (dont notre propre corps) en unités physiques, il convient que « [I]es neurones des voies visuelles codent [...] de façon très spécialisée la forme, la couleur ou le contraste. » (Berthoz, 2009 : 85)

<sup>4</sup> Pour une tentative d'exploitation de cette théorie aux slogans, voir Grégoire (2013a).

<sup>5</sup> Cette analyse reste à compléter avec une étude syntaxique, prosodique et pragmatique.

<sup>6</sup> Taverdet (2003 : 142-143) pose d'ailleurs à côté de *papillon* les « termes sémantiquement correspondants » *farfalla* (Italie), *borboreta* (Romania) ou *volvoreta* (Galice) qui démontrent également une duplication de labiales, et même une racine *barb-* attachée à la désignation de « petits animaux ».



---

<sup>7</sup> On constate dans le contexte un autre signifiant dupliqué *marmot* qui fait syntagmatiquement système avec *bébé*. Cela confirme par le signifiant l'actualisation dans cet énoncé de la saillance duplicative liée au concept de la « petitesse », outre les adjectifs *petit* et *ridicule* qui renforcent cette idée.

<sup>8</sup> Trotro est un âne, héros des dessins animés des moins de trois ans.

<sup>9</sup> L'auteur ajoute ailleurs que « le mot est un symbole au sens étymologique de *sym-bolon*, un fragment d'objet cassé capable de re-susciter le souvenir de l'objet complet » (Bottineau, 2012a : 78) où l'aspect de *mise en saillance* (notamment submorphologique) est manifeste.

<sup>10</sup> Le terme allemand *Umwelt* (signifiant « environnement », mais traduisible plus précisément en français par *monde propre*) constitue la perception du monde sensible par un être vivant (essentiellement animal ou humain chez Uexküll).

<sup>11</sup> Nous entendons le terme de *signifiante* dans le sens de Benveniste (1969 : 51-65) mais en le bornant au niveau intra-linguistique à l'instar de Launay (1986 : 37) pour qui « [l]a signifiante se présente au fond comme une *lecture* du signifiant, par établissement d'un rapport analogique entre les ressemblances et les différences que j'y reconnais et les différences et les ressemblances qui structurent mon appréhension de l'univers référentiel. ». Ce serait donc « le résultat de la *mise en rapport, par analogie, de l'un et l'autre réseau de ressemblances et de différences* : cette mise en rapport qui va donner au signifiant une certaine *valeur*. » (*Ibid.*, c'est l'auteur qui souligne).

<sup>12</sup> Et les auteurs d'ajouter plus avant : « [...] et là est l'économie du langage qui signale les choses par un seul de leur aspect. » (Chevalier-Delport, 2005 : 125).

<sup>13</sup> Nous n'insisterons pas sur ce point ici par manque de place mais soulignons que la TSS permet d'opérer une connexion entre la nomination linguistique issue de l'*Umwelt* et le sens discursif.

<sup>14</sup> « Il ne s'agit pas de la fréquence d'emploi des signifiants eux-mêmes mais de l'usage de ces signifiants en fonction de l'angle de vue adopté, c'est-à-dire de la fréquence d'exploitation d'une saillance donnée. » (Grégoire, 2012a : 162-163).